

Sans l'enfant, peut-être que rien ne serait arrivé, mais qu'un enfant y soit mêlé rendait toute l'affaire d'autant plus difficile à pardonner. Non pas qu'il y ait quoi que ce soit à pardonner, bien sûr, mais qu'un enfant soit impliqué dans tout ça nous a donné le sen-

ANNE ENRIGHT

La valse oubliée

roman traduit de l'anglais (Irlande) par Isabelle Reinharez

timent qu'il était impossible de faire marche arrière ; que c'était sérieux. Qu'un enfant soit concerné signifiait que nous devions nous mettre vraiment face à nous-mêmes, que nous devions aller jusqu'au bout.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Avec la verve et l'insolence qu'on lui connaît, Anne Enright, l'auteur de *Retrouvailles* (Booker Prize 2007), raconte la passion extraconjugale du point de vue d'une jeune Dublinoise à la recherche de repères.

Écrire tout, faire le bilan d'une double crise – celle de la prospérité matérielle de l'Irlande et celle de l'amour –, lui permet de s'approcher de sa vérité et de ses véritables ambitions.

Anne Enright fait tomber les masques et déjoue les conventions pour décortiquer les mécanismes d'une passion irlandaise en temps de crise.

En invitant à une immersion totale dans la psyché d'une femme d'aujourd'hui, ce roman éclaire et captive à la fois.

ANNE ENRIGHT

Née à Dublin en 1962, Anne Enright a commencé par être actrice et productrice de télévision avant de se consacrer entièrement à la littérature. Ses livres explorent les relations familiales, l'amour et la sexualité ainsi que les difficultés liées à l'histoire de l'Irlande. Son œuvre comprend une dizaine de romans, de recueils de nouvelles et d'essais, récompensés par de prestigieux prix et largement traduits en français.

La Valse oubliée paraîtra dans seize pays et a été nominé pour l'Orange Prize 2012.

DU MÊME AUTEUR

LA VIERGE DE POCHE, roman, Rivages, 1992.

LA PERRUQUE DE MON PÈRE, roman, J. Losfeld, 2000.

L'AIR DE QUOI ?, roman, éditions de l'Olivier, 2002.

LE CHOC DE LA MATERNITÉ, essai, Actes Sud, 2008.

RETRouvailles, roman, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1132.

Ouvrage publié sous la direction
de Martina Wachendorff

Titre original :

The Forgotten Waltz

Éditeur original :

Jonathan Cape, Londres

© Anne Enright, 2011

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01366-0

ANNE ENRIGHT

La valse oubliée

roman traduit de l'anglais (Irlande)
par Isabelle Reinharez

ACTES SUD

PROLOGUE

Sans l'enfant, peut-être que rien ne serait arrivé, mais qu'un enfant y soit mêlé rendait toute l'affaire d'autant plus difficile à pardonner. Non pas qu'il y ait quoi que ce soit à pardonner, bien sûr, mais qu'un enfant soit impliqué dans tout ça nous a donné le sentiment qu'il était impossible de faire marche arrière ; que c'était sérieux. Qu'un enfant soit concerné signifiait que nous devions nous mettre vraiment face à nous-mêmes, que nous devions aller jusqu'au bout.

Elle avait neuf ans quand tout a commencé, mais cela ne compte pas énormément. Je veux dire que son âge ne compte pas énormément parce qu'elle a toujours été particulière – c'est le mot, non ? Évidemment, tous les enfants sont particuliers, tous les enfants sont beaux. J'ai toujours pensé qu'Evie était un peu bizarre, je dois avouer : mais aussi qu'elle était particulière, au sens désuet du mot. Elle avait une drôle de beauté, décalée. Elle fréquentait une école comme les autres, mais il y avait, déjà à ce stade, beaucoup d'ambivalence à l'égard d'Evie, l'impression de non-dit. Même les médecins – surtout les médecins – restaient dans le vague, avec leur : “Attendez voir.”

Il y avait donc beaucoup d'angoisse autour de sa personne – trop, à mon sens, parce que c'était aussi

une enfant charmante. Quand je l'ai mieux connue, j'ai découvert qu'elle pouvait être grincheuse, ou solitaire ; j'ai mis en doute son bonheur. Mais quand elle avait neuf ans je trouvais que c'était une merveilleuse et limpide petite personne, une sorte de cadeau, aussi.

Et quand elle m'a vue embrasser son père – quand elle a vu son père m'embrasser, chez lui – elle a ri et battu des mains. Un hullement strident et inoubliable. C'était un rire, ai-je songé plus tard, d'approbation surtout, mais aussi de dépit, ou quelque chose dans ce genre – de jubilation peut-être. Et sa mère qui était en bas, tout près, a demandé : “Evie ! Qu'est-ce que tu fabriques là-haut ?” incitant l'enfant à jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. “Voyons, descends maintenant.”

Et je ne sais quel miracle de la voix maternelle, si détachée et maîtrisée, a fait qu'Evie a pensé que tout était normal, alors que j'avais embrassé son père. Pas pour la première fois, d'ailleurs – même si c'est maintenant à mes yeux la véritable première fois, le premier événement officiel de notre amour, le Jour de l'an 2007, quand Evie était vraiment encore une petite fille.

I

THERE WILL BE PEACE IN THE VALLEY

Je l'ai rencontré dans le jardin de ma sœur à Enniskerry. C'est là que je l'ai vu pour la première fois. Le destin n'y était pour rien, bien que je rajoute la lumière de l'été finissant et une belle vue. Je le place au fond du jardin de ma sœur, l'après-midi, au moment où le jour commence à s'assombrir. Cinq heures et demie, peut-être. Il est cinq heures et demie, un dimanche d'été dans le comté de Wicklow quand je vois Seán pour la première fois. Le voilà, au bout du jardin de ma sœur, là où il devient désordonné. Seán va bientôt se retourner – mais il ne le sait pas encore. Il regarde au loin et moi je le regarde. Le soleil est bas et si beau. Seán se tient là où la colline entame sa lente descente vers le rivage, il a la lumière dans le dos, c'est le moment précis de la journée où toutes les couleurs sont à leur avantage.

Il y a de cela quelques années, maintenant. La maison est neuve et c'est la pendaison de crémaillère de ma sœur, ou peut-être sa première fête, quelques mois après qu'ils ont emménagé. En tout premier, ils ont démoli la palissade en bois, pour entrevoir la mer, si bien que l'arrière de la maison est comme une dent qui manque dans la rangée de maisons neuves, exposé aux vents d'est et à la curiosité des vaches ; un vrai petit décor de théâtre, pour cet heureux après-midi.

Ils ont invité de nouveaux voisins, de vieux copains, et moi, autour de quelques caisses de vin et du barbecue qu'ils avaient mis sur leur liste de mariage mais qu'ils ont fini par s'acheter eux-mêmes. Il trône sur la terrasse, un truc vert avec un couvercle genre seau pivotant, et Shay, mon beau-frère – je crois qu'il avait été jusqu'à mettre le tablier –, brandit des pinces en bois au-dessus des côtes d'agneau et des pilons de poulet, tout en ouvrant de sa main libre des canettes de bière haut dans les airs.

Fiona continue à compter sur moi pour l'aider parce que je suis sa sœur. Elle passe, des assiettes plein les bras, et me fusille du regard. Puis elle se souvient que je suis une invitée et me propose du chardonnay.

“Oui, dis-je. Oui, volontiers”, et nous bavardons comme des grandes.

Le verre qu'elle me sert a la taille d'une piscine.

J'ai envie de pleurer quand j'y pense. Nous devons être en 2002. Moi, je rentrais à peine de trois semaines passées en Australie et j'étais dingue – vraiment *dingue* – de chardonnay. Ma nièce Megan devait avoir quatre ans, mon neveu pas loin de deux : formidables petits machins brouillons qui me regardent avec l'air d'attendre la bonne blague. Eux aussi ont invité des amis. C'est difficile de dire combien d'enfants il y a là, courant partout – je crois qu'on les clone dans les toilettes du rez-de-chaussée. Une femme y entre avec un bambin et en ressort toujours occupée à en cajoler deux.

Je suis assise derrière la baie vitrée séparant la cuisine du jardin – c'est vraiment une très jolie maison – et j'observe la vie de ma sœur. Les mères rôdent autour de la table où sont disposés les plats destinés aux enfants, pendant que dehors, au grand air, les hommes sirotent

leur verre et lèvent les yeux vers le ciel, comme pour guetter la pluie. Je finis par bavarder avec une femme assise à côté d'une assiette de petits gâteaux de Rice Krispies au chocolat, et qui les avale les uns après les autres d'un air absent. Ils sont surmontés de mini-marshmallows. Elle va pour s'en fourrer un dans la bouche, puis le retire, étonnée.

“Ooh, du rose!” dit-elle.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Mon petit ami, Conor, devait être parti déposer ou chercher des gens – je ne me souviens pas pourquoi il n'était pas encore revenu. Il devait prendre le volant. C'était lui qui conduisait d'habitude, je pouvais donc boire un peu. Ce qui était un des bons côtés de Conor, je dois dire. Ces temps-ci, c'est moi qui prends le volant. Encore que, là aussi, ce soit un progrès.

Et je ne sais pas pourquoi je me souviens des Rice Krispies au chocolat, sinon que ce “Ooh, du rose!” m'a paru la chose la plus drôle que j'aie jamais entendue, et nous avons fini mortes de rire, moi et cette voisine anonyme de ma sœur – elle, surtout, tellement paralysée par l'hilarité qu'on n'aurait su dire si c'était l'appendicite ou la jubilation qui faisait qu'elle était pliée en deux. Au beau milieu de quoi elle a paru chavirer et glisser de sa chaise. Elle a roulé sur le côté, pendant que je restais là à la regarder en riant. Puis elle a démarré au quart de tour et s'est élancée par la porte vitrée, a chargé en direction de mon beau-frère.

Le décalage horaire m'est tombé dessus.

Je me souviens de l'étrangeté de la scène. Cette femme s'avançant à pas lourds vers Shay, toujours en train de cuisiner ; la viande qui grésillait, les flammes ; moi qui songeais : “Est-ce que c'est la nuit ? Quelle heure est-il donc ?” pendant que le bout de gâteau aux

Rice Krispies se mourait sur mes lèvres. La femme a plongé, comme pour tacler Shay aux tibias, mais quand elle s'est redressée c'était avec un bambin soudain plein d'entrain dans les bras, et elle disait :

“Sors de là, veux-tu ? Sors de là !”

L'enfant a regardé autour de lui, indifférent, plus ou moins, à ce brusque changement de décor. Trois, peut-être quatre ans : elle l'a posé sur l'herbe, prête à le frapper. Du moins, je l'ai cru. Elle a levé sur lui une main qu'elle a brusquement ramenée vers elle, comme pour chasser une guêpe de devant son visage.

“Combien de fois devrai-je te le répéter ?”

Shay a élevé un bras pour ouvrir une bière, l'enfant a détalé, et la femme est restée là, passant sa main incontrôlable dans ses cheveux.

C'était une chose. Il y en avait d'autres. Il y avait Fiona, ses joues d'un rose fiévreux, ses yeux soudain mouillés par tout ce tralala, servir le vin, rire gaie-ment, et être mère et hôtesse dans sa superbe nouvelle maison.

Et il y avait Conor. Mon amour. Qui était en retard.

Nous sommes en 2002, et déjà aucun de ces gens ne fumait. Je suis assise toute seule à la table de la cuisine et je cherche quelqu'un à qui parler. Les hommes dans le jardin ne semblent pas plus intéressants qu'à mon arrivée – vêtus de leurs chemisettes, et de leurs pantalons sport que je ne peux plus appeler que *slacks*, comme en Australie. Je débarque de là-bas. Je me souviens des types que l'on voit à midi sur le front de mer de Sydney, en file interminable ; des hommes qui courent, bronzés et en pleine forme ; des hommes qui pourraient vous faire tourner les talons pour les suivre sans savoir que vous les suivez, tout comme on pourrait attraper un de ces fichus petits gâteaux aux Rice

Krispies sans savoir qu'on le mange, jusqu'à ce qu'on remarque le marshmallow posé dessus.

“Ooh, du rose!”

J'ai vraiment envie d'une cigarette, maintenant. Les enfants de Fiona n'en ont jamais vu, m'a-t-elle raconté – Megan a fondu en larmes lorsqu'un électricien en a allumé une dans la maison. Je prends mon sac accroché au dos de la chaise et franchis le seuil au ralenti, passe devant Shay, qui m'agite un morceau de viande sous le nez, me faufile entre des tricycles décolorés par la pluie et de joyeux banlieusards, et descends là où se dresse le petit sorbier des oiseleurs de Fiona, attaché à son tuteur carré, là où le jardin devient une pente. Il y a une petite cabane en rondins pour les enfants, en plastique marron : un peu répugnante, en fait – les rondins paraissent tellement faux, ils pourraient aussi bien être moulés dans du chocolat, ou je ne sais quelle cochonnerie caoutchoutée. Je me tapis derrière ce machin – et m'évertue tant à faire passer cela pour une activité respectable ; en m'appuyant à la clôture, en lissant ma jupe, en fourrageant furtivement dans mon sac pour y trouver mes clopes, que je ne le vois pas avant de m'en être allumé une, de sorte que la première fois que j'aperçois Seán (là, dans l'histoire que je me raconte sur lui) c'est le début de la première bouffée que j'exhale : son corps ; sa silhouette sur fond de paysage, rendue floue par la fumée d'une Marlboro Light longtemps différée.

Seán.

Il est, l'espace d'un instant, totalement lui-même. Il va bientôt se retourner, mais il ne le sait pas encore. Il regardera autour de lui et me verra comme je le vois et, ensuite, il ne se passera rien pendant des années. Il n'y aucune raison qu'il se passe quoi que ce soit.

J'ai franchement l'impression que c'est la nuit. La lumière est splendide et absurde – c'est comme si je devais faire tourner toute la planète dans ma tête pour arriver dans ce jardin, à ce moment de l'après-midi, et à cet homme-là, qui est l'inconnu à côté duquel je dors à présent.

Une femme arrive et lui parle à voix basse. Il l'écoute, par-dessus son épaule, puis tord un peu plus le buste pour regarder une petite fille qui se tient à l'écart.

“Oh, bon sang, Evie”, dit-il. Et il soupire – parce que ce n'est pas la petite qui est agaçante, mais autre chose ; de plus grand et de plus triste.

La femme repart nettoyer l'infâme magma qui couvre le visage d'Evie, à l'aide d'une serviette en papier que la peau collante de l'enfant met en lambeaux. Seán observe la scène quelques secondes. Et puis il jette un coup d'œil dans ma direction.

Ces trucs-là arrivent sans arrêt. Vous croisez le regard d'un inconnu, un peu trop longtemps, et puis vous détournez les yeux.

Je rentrais tout juste de vacances – une semaine chez la sœur de Conor à Sydney, puis au nord dans un endroit incroyable où nous avons appris la plongée sous-marine. Où nous avons aussi appris, si mes souvenirs sont bons, comment faire l'amour sans avoir picolé ; un truc tout simple, mais super, un peu comme de retirer une peau de plus. C'était peut-être ce qui me permettait de croiser le regard de Seán. Je revenais de l'autre bout du monde. J'avais, selon mes critères personnels, très bonne mine. J'étais amoureuse – vraiment amoureuse – d'un homme que je déciderais bientôt d'épouser, si bien que lorsqu'il m'a regardée, je n'ai pas eu peur.

Peut-être que j'aurais dû.

Et je suis incapable, malgré tous mes efforts, de me rappeler à quoi ressemblait Evie ce jour-là. Elle devait avoir quatre ans, mais je ne vois pas ce que cela pourrait donner sur la fillette que je connais maintenant. Tout ce que j'ai vu cet après-midi-là, c'était une gamine au visage barbouillé. Evie n'est donc qu'une sorte de tache dans l'image, par ailleurs si nette.

Parce que ce qui est étonnant c'est tout ce que j'ai saisi dans ce premier regard : tout ce que, rétrospectivement, j'aurais dû savoir. Tout y est : le petit sursaut d'intérêt que j'ai ressenti pour Seán, toute cette histoire avec Evie ; je m'en souviens très précisément, comme je me souviens de la politesse exquise et à toute épreuve de sa femme. Elle, je l'ai saisie sur-le-champ, et rien de ce qu'elle a fait ensuite ne m'a étonnée ni donné tort. Aileen, qui ne changeait jamais de coiffure, qui portait à l'époque et continue de porter du 38. Je pourrais faire signe à Aileen maintenant, par-delà le passage des années, et elle me lancerait le même regard que ce jour-là, à quelque chose près. Parce qu'elle aussi me connaissait. De vue. Et bien qu'elle ait été si souriante et polie, sa gravité ne m'a pas échappé.

Aileen, je crois qu'il serait juste de dire, n'a toujours pas tourné la page.

Je ne suis pas certaine de l'avoir moi-même tournée. Quelque part à côté de la maison, Marshmallow Woman rit trop fort, Conor est ailleurs, la serviette en papier d'Aileen, d'une élégante teinte citron vert, va bientôt laisser des lambeaux d'elle-même sur la peau collante d'Evie, et Seán jettera un coup d'œil de mon côté. Mais pas encore. Pour le moment, je souffle simplement la fumée.

LOVE IS LIKE A CIGARETTE

Commençons par Conor. Conor c'est facile. Disons que cet après-midi, à Enniskerry, il est déjà arrivé. Quand je reviens dans la cuisine il est là, il s'attarde, il écoute, passe un bon moment. Conor est bas sur pattes, solidement charpenté et, cet été-là, en 2002, c'est ce que j'appelle un type marrant.

Conor n'ôte jamais sa veste. Sous la veste il y a un gilet de laine, puis une chemise, puis un tee-shirt et, en dessous, un tatouage. La large bandoulière de son sac lui barre la poitrine, et maintient le tout bien tassé. Il maraude. Cet homme ne cesse de regarder autour de lui, comme s'il cherchait de quoi se nourrir. En fait, s'il y a de la nourriture à portée de sa main, il la mangera – mais proprement, d'une façon intelligente et comme à l'écoute. Ses yeux ne cessent de parcourir le sol et s'il lève la tête c'est avec beaucoup de charme : il est surpris par quelque chose que vous venez de dire, il vous trouve drôle. Il peut paraître préoccupé, mais ce type est toujours prêt à s'amuser.

J'aimais Conor, alors je sais vraiment de quoi je parle. Il descend d'une lignée de petits commerçants et de propriétaires de pubs de la ville de Youghal, il prend donc plaisir à observer les gens et à sourire. Ce que j'aimais bien chez lui. Et j'aimais bien le sac, il

était tendance, et ses lunettes aussi étaient tendance, à grosse monture et style années 1950, et il se rasait la tête, ce qui d'habitude m'agaçait, mais qui lui allait bien parce qu'il avait la peau tellement brune et le crâne assez gros. Et il avait le cou fort, le dos arrondi et couvert de poils des épaules jusqu'en bas. Que puis-je dire? J'étais parfois étonnée que celui que j'aimais soit si fabuleusement viril, que les blocs de muscles soient recouverts de blocs de graisse épaisse et tout son corps – le mètre soixante tout entier, Dieu nous pardonne – moussait de poils, si bien que ses contours étaient flous, quand il se déshabillait. Personne ne m'avait dit qu'on pouvait aimer ce genre de trucs. Mais j'aimais ça.

Conor venait de terminer un mastère en multimédias, c'était un geek branché. J'étais aussi dans les TIC, plus ou moins, je travaille avec des entreprises européennes, principalement, sur Internet. Les langues, c'est mon truc. Pas les langues romanes, hélas, je fais les pays à bières, pas à vins. Bien que je continue à penser que l'*umlaut* soit une altération vraiment sexy, grâce à la façon qu'il a de vous faire froncer la bouche, et tous ces sons de *o* et de *u* scandinaves me donnent la chair de poule. Il y a longtemps je suis sortie avec un Norvégien qui s'appelait Axel, rien que pour l'entendre prononcer : *snøord*.

Mais je suis sortie avec Conor pour la rigolade et je suis tombée amoureuse de lui parce que c'était la bonne chose à faire. Comment était-ce donc possible? Que tout le temps où je l'ai connu, il ne se soit jamais montré cruel.

Il n'y avait pas eu besoin de grande décision pour acheter une maison, c'était tout simplement logique. L'Australie était notre dernière folie, ensuite tout fut mis à gauche pour les acomptes et l'assurance emprunt

logement, le droit de timbre et les frais de notaire – bon sang, ils nous ont essorés jusqu’à ce qu’on entende crisser. Je ne me souviens pas de l’effet produit sur l’amour que nous étions censés vivre. Je ne me rappelle pas les nuits. Notre amour, de toute façon, était un amour de jour ; Conor s’est mis à la planche à voile à Seapoint, et revenait sentant la frite et la mer. Le samedi après-midi, nous arpentions à pas lourds les maisons des autres – pavillon trois pièces mitoyen, alignement de maisons victoriennes, appartement de grand standing au dernier étage d’un immeuble. Nous nous regardions, plantés à côté d’une cheminée années 1930, et louchions un peu. Ou bien nous errions chacun que notre côté, dans des pièces où nous pouvions nous projeter dans l’espace plus aisément, imaginant un mur abattu, une odeur disparue, ou des lieux moins inhabités.

Nous l’avons fait pendant des mois. Nous sommes devenus assez forts à cet exercice. J’étais capable d’entrer dans un bouge et de flanquer un canapé en cuir tabac contre le mur le plus long, à vue de nez. J’étais capable de suspendre un abat-jour rétro dès que j’entendais “maison mitoyenne style années 1950”, de coller un fauteuil Eames en dessous et d’allumer la lumière. Mais je ne savais pas ce que serait ma vie dans ce fauteuil, ni comment je me sentirais. Mieux, sans doute. J’étais convaincue que je me sentirais sérieuse-mais-enjouée, adulte et heureuse, je serais en quelque sorte comblée. Quoique, comme je disais à Conor.

“Quoique.”

Nous avons, quand nous faisons l’amour à la fin de ces longs samedis, l’impression de rentrer en possession de nous-mêmes, après un vol à la va-vite.

On entre dans la maison d'un inconnu et c'est excitant, voilà tout, et elle vous salit un peu. J'avais cette sensation, dans les cuisines ayant déjà servi laissées à l'abandon, et dans mes rêves de supplément au journal du dimanche. Je la sentais se dissiper dans les instants suivant le réveil, quand je me rendais compte que nous n'avions pas acheté, que nous n'achèterions probablement jamais, une maison avec vue sur la mer. Ce n'était pas beaucoup demander, non – une maison qui dégraisserait votre vie chaque fois que vous regarderiez dehors – mais si, apparemment. C'était beaucoup trop demander. Je faisais les comptes de haut en bas et de droite à gauche et n'arrivais jamais à croire à la dernière ligne.

La dernière ligne était le point d'où nous avons démarré, avant de perdre le fil de l'intrigue. La dernière ligne n'était pas tant une maison qu'un investissement ; un endroit où flanquer notre chat, qui ne soit pas trop éloigné du centre-ville.

Et c'est exactement ce que nous avons trouvé ; une maison mitoyenne à Clonskeagh pour trois cent mille euros. Nous étions les derniers sur le coup, achetée sur plans, descendu une bouteille de Krug pour fêter ça – qui valait bien ces cent vingt euros de la première à la dernière goutte.

Du Krug, pas moins.

C'était sympa.

J'aimais Conor à l'époque. Je l'aimais pour de bon, lui et toutes les versions de lui que j'avais inventées, dans ces maisons, dans ma tête, je les aimais toutes. Et j'aimais un truc essentiel, aussi ; la conscience de lui que j'emportais partout avec moi, qui se confirmait chaque fois que je le voyais, ou quelques curieuses secondes plus tard. Nous nous connaissions bien.

Notre vraie vie se déroulait à l'intérieur d'une tête que nous partagions ; nos corps n'étaient que nos aires de jeux. C'est peut-être ainsi que devraient être les gens qui s'aiment – pas ces inconnus imbéciles, ces cons que nous sommes Seán et moi, ces acteurs dans une pièce nue.

Quoi qu'il en soit. Avant que nos vies ne deviennent un désert d'ennui, de fureur et de trahison, j'aimais Seán. Je veux dire, Conor.

Avant que nos vies ne deviennent un désert d'ennui, de fureur et tout le reste, j'aimais Conor Shiels, dont le cœur était stable, et le corps tellement solide et chaud.

Le week-end qui a suivi la signature des contrats, nous sommes allés dans la maison inachevée et nous avons regardé autour de nous. Puis nous nous sommes assis sur le sol en béton, main dans la main.

“Écoute, a dit Conor.

— Quoi ?

— Écoute l'argent.”

Les lieux augmentaient de soixante-quinze euros par jour, a-t-il affirmé, à savoir – il a fait les calculs derrière des paupières palpitantes – d'environ cinq centimes à la minute. Ce qui ne paraissait pas grand-chose, ai-je songé. Ce qui paraissait presque insignifiant, après tout ce par quoi nous étions passés. Pourtant, on pouvait presque le sentir, une poussée dans les murs ; le grille-pain éjecterait des billets de cinq euros, du bois des parquets tout juste posés sortirait du papier-monnaie qui se mettrait à fleurir.

Et pour une raison ou pour une autre, nous étions terrorisés.

Ne me dites pas le contraire.

La maison s'emboîtait comme une pièce de Lego dans sa voisine, qui occupait le sous-sol et partageait

l'étage du milieu, ce qui me déconcertait un peu, que ce ne soit qu'une demi-maison jusqu'à ce qu'on monte à l'étage. On aurait dit que cet endroit avait eu une attaque.

Non pas que cela m'ait posé un problème, ou du moins pas un problème identifiable. Pour moi c'était inattendu, voilà. Et je rêve encore de cette maison, je me vois montant ces marches et poussant la porte d'entrée.

Le jour où nous avons emménagé, Conor était à l'intérieur au milieu des cartons, assis devant son ordinateur portable tel un organiste fou, maudissant la connexion Internet. Je n'ai rien dit. Nous avions besoin de cet argent. Les quelques mois suivants n'ont tourné qu'autour du travail, et notre amour dans cette petite maison avait quelque chose de frénétique et de solitaire (ne deviens pas sentimentale, me dis-je, les prises de courant branlaient dans le mur chaque fois qu'on branchait un truc). Nous étions cramponnés l'un à l'autre. Six mois, neuf – j'ignore combien de temps a duré cette phase. Amour emprunt logement. Baise à 5,3 %. Jusqu'à ce qu'un jour nous décidions de souscrire deux emprunts automobiles, mais d'utiliser l'argent pour nous marier.

Vroum vroum.

C'était le truc le plus bête que nous ayons jamais fait – l'un et l'autre – et de façon surprenante ce fut très marrant. L'événement eut lieu, après beaucoup de tintouin et d'incidents diplomatiques, par une belle journée d'avril ; église, hôtel, bouquet, la totale.

Environ sept cents des cousins de Conor ont débarqué de Youghal. Je n'avais jamais rien vu de tel : cette façon qu'ils avaient de payer chacun leur tournée, de redresser leur petit chapeau devant les miroirs, et de

souper les couverts quand ils se mettaient à table. Ils ont abordé cette journée comme une obligation professionnelle, et dansé jusqu'à trois heures du matin. Conor a dit qu'il aurait aussi bien pu s'agir d'un enterrement ; il a dit qu'ils chassaient en meute. Et ma mère – qui s'avéra-t-il avait "économisé depuis toujours pour l'occasion" – était à la tête d'une troupe aguerrie de la classe moyenne dublinoise, pour la plupart des femmes d'un âge avancé, toutes parfaitement heureuses, qui bavardaient en sirotant leurs étranges boissons : Campari, whisky vin rouge, Harveys Bristol Cream. Nous n'étions que le prétexte. Nous le savions, quand nous sommes montés pour changer de fringues et tringler comme des brutes contre la porte de la chambre à coucher. Nous étions sans importance. Libres.

Ma mère est là dans l'album de photos (cinq cents euros, relié en cuir crème, qui moisit maintenant sous le plan de travail de la cuisine à Clonskeagh). Elle portait un tailleur gris lilas et un bibi, carrément, gris et mauve, avec la voilette, et les drôles de plumes noires en arc de cercle, arrachées aux taches noires qui voguent sur l'eau. Elle est là à côté de moi. Minuscule. Ses cheveux une sorte de mystère ; elle les avait plus ou moins relevés à l'arrière. Le film préféré de ma mère était *Brève Rencontre*, elle savait comment pleurer derrière un voile. Et elle dépensait toujours de l'argent pour ses cheveux. Même quand elle était fauchée, elle avait une façon de convaincre les gens de lui donner belle allure, que ce serait possible, et ils se mettaient en quatre pour elle. À propos du coiffeur, elle disait toujours : ça vaut le coup de laisser sa mauvaise humeur à la maison.

Elle n'a pas voulu me mener à l'autel, a refusé net, m'a collé à la place le frère de mon père ; un homme

que je n'avais pas vu depuis mes treize ans. Je me disais que nous pourrions, au moins, nous retrouver la veille, mais il est arrivé le matin même, directement de l'aéroport, et quand tout le monde est parti dans la première voiture, on nous a abandonnés au salon, à nous regarder en chiens de faïence, pendant que dehors le chauffeur laissait tourner son moteur.

Ce fut le plus étrange moment d'une très étrange journée. Je me tenais, tremblante, à la fenêtre, vêtue de mon Alberta Ferretti en soie étain, avec un truc de fou de Philip Treacy (on aurait même pu appeler ça un bibi) collé sur le côté de la tête, et chaque fois que je faisais mine de bouger, ce type regardait sa grosse montre et lançait :

“Fais les attendre. Tu es la mariée.”

Finalement, à un moment fixé de façon mystérieuse, il s'est avancé sur le tapis du salon, m'a prise par les épaules et a remarqué :

“Tu sais à qui tu me fais penser? À ma mère. Tu as ses jolis yeux.”

Puis il m'a tendu un bras bien dans la tradition et m'a menée à la voiture.

Quel fut le moment le plus monstrueux? Descendre l'allée à pas lents au bras de ce vieux schnock, qui, à le voir, n'avait pas exprimé d'émotion depuis 1965? Je ne sais pas. L'église du quartier, qui est bien pourvue au rayon fleurs de cerisier, a aussi un crucifix très bizarre suspendu au-dessus de l'autel. Un truc gigantesque, en bois. Le corps du Christ, qui n'a rien de sanglant, est accroché devant, mais aussi derrière la croix – pour ceux qui se retrouvent de l'autre côté de l'autel. Ce qui a détourné mon attention tout au long de la cérémonie, comme lorsque j'étais enfant, ce double Jésus, dos à dos avec Son reflet. Plantée là, dans deux cent

vingt euros de lingerie fine, ne parlons pas de la robe, j'avais envie de dire : "Mais quelle idée." Ceci n'étant qu'une version plus édulcorée de ce qui me passait par la tête dans cette église – les obscénités informes qui tourmentèrent mes années d'école, et débutèrent, à vue de nez, lors des obsèques de mon père quand j'avais treize ans. Devenue adulte, je me tenais là où s'était autrefois trouvé son cercueil (son fantôme me passait lentement, la tête la première, à travers le bas du dos), et je regrettais d'avoir opté pour une guêpière plutôt qu'une gaine, pendant que le curé demandait :

Voulez-vous prendre ?

Et j'ai dit :

Oui.

Et Conor a souri.

Dehors, le soleil brillait et le photographe nous a fait un signe de la main, tandis que dans la cour les étincelantes voitures noires se poussaient gentiment les unes les autres.

Nous nous sommes amusés comme des fous. Les sept cents cousins venus de Youghal, et mon oncle débarqué de Bruxelles. Nous avons, Conor et moi, fait l'amour comme des bêtes grâce à ça, passé des vacances en Croatie (bon marché après tous ces excès), et nous nous sommes réveillés de retour à Clonskeagh, un matin : avec la gueule de bois, étourdis, et sans avoir peur.

L'année suivante, les deux années suivantes, j'ai été heureuse comme jamais.

Je le sais. Malgré l'amertume qui devait suivre, je sais que j'étais heureuse. Nous travaillions comme des dingues et faisons la fête quand nous le pouvions. Nous nous écroulions au lit presque tous les soirs, après une dure journée et un petit gorgeon d'un truc ou d'un

autre : j'en avais fini avec le chardonnay, à l'époque – appelons-les les années sauvignon blanc.

Conor a eu une soudaine rentrée d'argent quand il a mis le grappin sur une entreprise qui voulait être sur Internet. Il travaillait avec d'autres gens, on aurait même pu dire qu'il travaillait *pour* d'autres gens, mais j'ignore s'il s'en souciait. Internet était fait pour Conor : avec sa façon de toujours s'intéresser à tout, mais sans jamais pouvoir s'en tenir à un seul sujet. Il passait des heures – des jours – face à l'écran, et puis hop il se levait ; partait en ville à pied ; à vélo au Forty Foot où il nageait, dans une mer froide ou chaude, en soulevant de grandes gerbes d'eau et soufflant comme un phoque. Tout était à peine un peu trop, avec Conor. Il se couvrait trop, et quand il était nu il poussait de grands soupirs et se frictionnait la poitrine, aux toilettes il lâchait d'énormes pets quand il allait pisser. Et j'ai fini par ne plus y croire, d'une certaine façon, j'ai fini – cela semble curieux à dire – par ne plus croire à un seul de ses actes ; à penser que ce n'était qu'attitude et protestation, de l'air et rien d'autre.